HARMONIE IX.

POURQUOI MON AME EST-ELLE TRISTE?

Pourquoi gémis-tu sans cesse,
O mon âme, réponds-moi?
D'où vient ce poids de tristesse
Qui pèse aujourd'hui sur toi?
Au tombeau qui nous dévore,
Pleurant, tu n'as pas encore
Conduit tes derniers amis!
L'astre serein de ta vie
S'élève encore; et l'envie
Cherche pourquoi tu gémis!

La terre encore a des plages,

Le ciel encore a des jours,
La gloire encor des orages,
Le cœur encor des amours;
La nature offre à tes veilles
Des mystères, des merveilles,
Qu'aucun œil n'a profané,
Et flétrissant tout d'avance
Dans les champs de l'espérance
Ta main n'a pas tout glané!

Et qu'est-ce que la terre? Une prison flottante,
Une demeure étroite, un navire, une tente
Que son Dieu dans l'espace a dressé pour un jour,
Et dont le vent du ciel en trois pas fait le tour!
Des plaines, des vallons, des mers et des collines
Où tout sort de la poudre et retourne en ruines,
Et dont la masse à peine est à l'immensité
Ce que l'heure qui sonne est à l'éternité!
Fange en palais pétrie, hélas! mais toujours fange,
Où tout est monotone et cependant tout change!

Et qu'est-ce que la vie? Un réveil d'un moment!
De naître et de mourir un court étonnement!
Un mot qu'avec mépris l'Être éternel prononce!
Labyrinthe sans clef! question sans réponse!
Songe qui s'évapore, étincelle qui fuit!
Éclair qui sort de l'ombre et rentre dans la nuit,
Minute que le temps prête et retire à l'homme,
Chose qui ne vaut pas le mot dont on la nomme!

Et qu'est-ce que la gloire? Un vain son répété,
Une dérision de notre vanité!
Un nom qui retentit sur des lèvres mortelles,

Vain, trompeur, inconstant, périssable comme elles,
Et qui, tantôt croissant et tantôt affaibli,
Passe de bouche en bouche à l'éternel oubli!
Nectar empoisonné dont notre orgueil s'enivre,
Qui fait mourir deux fois ce qui veut toujours vivre!

Et qu'est-ce que l'amour? Ah! prêt à le nommer
Ma bouche en le niant craindrait de blasphémer!
Lui seul est au-dessus de tout mot qui l'exprime!
Éclair brillant et pur du feu qui nous anime,
Étincelle ravie au grand foyer des cieux!
Char de feu qui, vivants, nous porte au rang des dieux!
Rayon! foudre des sens! inextinguible flamme
Qui fond deux cœurs mortels et n'en fait plus qu'une [âme.
Il est!... il serait tout, s'il ne devait finir!
Si le cœur d'un mortel le pouvait contenir,
Ou si, semblable au feu dont Dieu fit son emblème,
Sa flamme en s'exhalant ne l'étouffait lui-même!

Mais quand ces biens que l'homme envie
Déborderaient dans un seul cœur,
La mort seule au bout de la vie
Fait un supplice du bonheur!
Le flot du temps qui nous entraîne
N'attend pas que la joie humaine
Fleurisse longtemps sur son cours!
Race éphémère et fugitive
Que peux-tu semer sur la rive
De ce torrent qui fuit toujours!

Il fuit, et ses rives fanées
M'annoncent déjà qu'il est tard!
Il fuit, et mes vertes années

Disparaissent de mon regard;
Chaque projet, chaque espérance
Ressemble à ce liége qu'on lance
Sur la trace des matelots,
Qui ne s'éloigne et ne surnage
Que pour mesurer le sillage
Du navire qui fend les flots!

Où suis-je? Est-ce moi? Je m'éveille
D'un songe qui n'est pas fini!
Tout était promesse et merveille
Dans un avenir infini!
J'étais jeune!... Hélas! mes années
Sur ma tête tombent fanées
Et ne refleuriront jamais!
Mon cœur était plein!... il est vide!
Mon sein fécond!... il est aride!
J'aimais!... où sont ceux que j'aimais?

Mes jours que le deuil décolore
Glissent avant d'être comptés;
Mon cœur, hélas! palpite encore
De ses dernières voluptés!
Sous mes pas la terre est couverte
De plus d'une palme encor verte,
Mais qui survit à mes désirs;
Tant d'objets chers à ma paupière
Sont encor là, sur la poussière
Tièdes de mes brûlants soupirs!

Je vois passer, je vois sourire
La femme aux perfides appas,
Qui m'enivra d'un long délire,

Dont mes lèvres baisaient les pas!
Ses blonds cheveux flottent encore,
Les fraîches couleurs de l'aurore
Teignent toujours son front charmant,
Et dans l'azur de sa paupière
Brille encore assez de lumière
Pour fasciner l'œil d'un amant!

La foule qui s'ouvre à mesure
La flatte encor d'un long coup d'œil
Et la poursuit d'un doux murmure
Dont s'enivre son jeune orgueil;
Et moi! je souris et je passe,
Sans effort de mon cœur j'efface
Ce songe de félicité,
Et je dis, la pitié dans l'âme :
Amour! se peut-il que ta flamme
Meure encore avant la beauté?

Hélas! dans une longue vie
Que reste-t-il après l'amour?
Dans notre paupière éblouie
Ce qu'il reste après un beau jour!
Ce qu'il reste à la voile vide
Quand le dernier vent qui la ride
S'abat sur le flot assoupi;
Ce qu'il reste au chaume sauvage,
Lorsque les ailes de l'orage
Sur la terre ont vidé l'épi!

Et pourtant il faut vivre encore,
Dormir, s'éveiller tour à tour,
Et traîner d'aurore en aurore

Ce fardeau renaissant des jours!
Quand on a bu jusqu'à la lie
La coupe écumante de vie,
Ah! la briser serait un bien!
Espérer, attendre, c'est vivre!
Que sert de compter et de suivre
Des jours qui n'apportent plus rien?

Voilà pourquoi mon âme est lasse
Du vide affreux qui la remplit,
Pourquoi mon cœur change de place
Comme un malade dans son lit!
Pourquoi mon errante pensée,
Comme une colombe blessée
Ne se repose en aucun lieu;
Pourquoi j'ai détourné la vue
De cette terre ingrate et nue,
Et j'ai dit à la fin : Mon Dieu!

Comme un souffle d'un vent d'orage
Soulevant l'humble passereau,
L'emporte au-dessus du nuage,
Loin du toit qui fut son berceau;
Sans même que son aile tremble,
L'aquilon le soutient; il semble
Bercé sur les vagues des airs;
Ainsi cette seule pensée
Emporta mon âme oppressée
Jusqu'à la source des éclairs!

C'est Dieu, pensais-je, qui m'emporte,
L'infini s'ouvre sous mes pas!

Que mon aile naissante est forte!
Quels cieux ne tenterons-nous pas?
La foi même, un pied sur la terre,
Monte de mystère en mystère
Jusqu'où l'on monte sans mourir!
J'irai, plein de sa soif sublime,
Me désaltérer dans l'abîme
Que je ne verrai plus tarir!

J'ai cherché le Dieu que j'adore,
Partout où l'instinct m'a conduit,
Sous les voiles d'or de l'aurore,
Chez les étoiles de la nuit;
Le firmament n'a point de voûtes,
Les feux, les vents n'ont point de routes
Où mon œil n'ait plongé cent fois;
Toujours présent à ma mémoire,
Partout où se montrait sa gloire,
Il entendait monter ma voix!

Je l'ai cherché dans les merveilles,
Œuvre parlante de ses mains,
Dans la solitude et les veilles,
Et dans les songes des humains!
L'épi, le brin d'herbe, l'insecte,
Me disaient : Adore et respecte!
Sa sagesse a passé par là!
Et ces catastrophes fatales,
Dont l'histoire enfle ses annales,
Me criaient plus haut : Le voilà!

A chaque éclair, à chaque étoile
Que je découvrais dans les cieux,

Je croyais voir tomber le voile
Qui le dérobait à mes yeux;
Je disais : Un mystère encore!
Voici son ombre, son aurore,
Mon âme! il va paraître enfin!
Et toujours, ô triste pensée!
Toujours quelque lettre effacée
Manquait, hélas! au nom divin.

Et maintenant, dans ma misère,
Je n'en sais pas plus que l'enfant
Qui balbutie après sa mère
Ce nom sublime et triomphant;
Je n'en sais pas plus que l'aurore,
Qui de son regard vient d'éclore,
Et le cherche en vain en tout lieu;
Pas plus que toute la nature,
Qui le raconte et le murmure,
Et demande : Où donc est mon Dieu?

Voilà pourquoi mon âme est triste,
Comme une mer brisant la nuit sur un écueil,
Comme la harpe du Psalmiste,
Quand il pleure au bord d'un cercueil!
Comme l'Horeb voilé sous un nuage sombre,
Comme un ciel sans étoile, ou comme un jour sans om-
Ou comme ce vieillard qu'on ne put consoler, [bre,
Qui, le cœur débordant d'une douleur farouche,
Ne pouvait plus tarir la plainte sur sa bouche,
Et disait : Laissez-moi parler! [1]

[1] Job, chap. XXI.

Mais que dis-je? Est-ce toi, vérité, jour suprême!
Qui te caches sous ta splendeur?
Ou n'est-ce pas mon œil qui s'est voilé lui-même
Sous les nuages de mon cœur?

Ces enfants prosternés aux marches de ton temple,
Ces humbles femmes, ces vieillards,
Leur âme te possède et leur œil te contemple,
Ta gloire éclate à leurs regards!

Et moi, je plonge en vain sous tant d'ombres funèbres,
Ta splendeur te dérobe à moi!
Ah! le regard qui cherche a donc plus de ténèbres
Que l'œil abaissé devant toi!

Dieu de la lumière,
Entends ma prière,
Frappe ma paupière,
Comme le rocher!
Que le jour se fasse,
Car mon âme est lasse,
Seigneur, de chercher!
Astre que j'adore,
Ce jour que j'implore
N'est point dans l'aurore,
N'est pas dans les cieux!
Vérité suprême!
Jour mystérieux!
De l'heure où l'on t'aime,
Il est en nous-même,
Il est dans nos yeux!

HARMONIE X.

LA RETRAITE.

RÉPONSE A M. VICTOR HUGO.

Je sommeillais sans rêve,
Comme Écho dans mes bois;
Mais qu'une voix s'élève.
Soudain la mienne achève;
Un son me rend la voix.

Que celle qui m'éveille
A de touchants concerts!
Jamais à mon oreille
Harpe ou lyre pareille
N'enchanta ces déserts,

Depuis l'heure charmante
Où le servant d'amour,
Sa harpe sous sa mante,
Venait pour une amante
Soupirer sous la tour.

C'est la voix fraîche et pure
D'un enfant des cités,
Qui, las de leur murmure,
Demande à la nature
Des jours plus abrités;

Un toit où se repose
L'ombre des bois épais,
Un ruisseau qui l'arrose
Et le buisson de rose
Où l'oiseau chante auprès!

L'uniforme habitude
Qui lie au jour le jour,
Point de gloire ou d'étude,
Rien que la solitude,
La prière et l'amour!

Ah! ton rêve est un rêve,
Ami, ce rien est tout!
Ta vie a trop de sève;
Mais attends, l'âge enlève
L'ivresse et le dégoût!

Plus, hélas! sur la terre
L'homme compte de jours,
Plus la route est sévère,

Et plus le cœur resserre
Sa vie et ses amours!

Fuis ces champs de bataille
Où l'insecte pensant
S'agite et se travaille
Autour d'un brin de paille
Qu'écrase le passant!

Je sais sur la colline
Une blanche maison;
Un rocher la domine,
Un buisson d'aubépine
Est tout son horizon.

Là jamais ne s'élève
Bruit qui fasse penser;
Jusqu'à ce qu'il s'achève
On peut mener son rêve
Et le recommencer.

Le clocher du village
Surmonte ce séjour,
Sa voix comme un hommage
Monte au premier nuage
Que colore le jour!

Signal de la prière,
Elle part du saint lieu,
Appelant la première
L'enfant de la chaumière
A la maison de Dieu!

Aux sons que l'écho roule
Le long des églantiers,
Vous voyez l'humble foule
Qui serpente et s'écoule
Dans les pieux sentiers ;

C'est la pauvre orpheline
Pour qui le jour est court,
Qui déroule et termine
Pendant qu'elle chemine
Son fuseau déjà lourd ;

C'est l'aveugle que guide
Le mur accoutumé,
Le mendiant timide
Et dont la main dévide
Son rosaire enfumé ;

C'est l'enfant qui caresse
En passant chaque fleur,
Le vieillard qui se presse :
L'enfance et la vieillesse
Sont amis du Seigneur !

La fenêtre est tournée
Vers le champ des tombeaux,
Où l'herbe moutonnée
Couvre après la journée
Le sommeil des hameaux.

Plus d'une fleur nuance
Ce voile du sommeil ;
Là tout fut innocence,

Là tout dit : Espérance !
Tout parle de réveil !

Mon œil, quand il y tombe,
Voit l'amoureux oiseau
Voler de tombe en tombe
Ainsi que la colombe
Qui porta le rameau ;

Ou quelque pauvre veuve
Aux longs rayons du soir
Sur une pierre neuve,
Signe de son épreuve,
S'agenouiller, s'asseoir ;

Et, l'espoir sur la bouche,
Contempler du tombeau,
Sous les cyprès qu'il touche,
Le soleil qui se couche
Pour se lever plus beau.

Paix et mélancolie
Veillent là près des morts,
Et l'âme recueillie
Des vagues de la vie
Croit y toucher les bords !

HARMONIE XI.

CANTATE POUR LES ENFANTS

D'UNE MAISON DE CHARITÉ.

RÉCITATIF.

Le temple de Sion était dans le silence!
Les saints hymnes dormaient sur les harpes de Dieu,
Les foyers odorants que l'encensoir balance
S'éteignaient; et l'encens, comme un nuage immense,
S'élevait en rampant sur les murs du saint lieu.

Les docteurs de la loi, les chefs de la prière,
Étaient assis dans leur orgueil,
Sous leurs sourcils pensifs ils cachaient leur paupière,
Ou lançaient sur la foule un superbe coup d'œil;

Leur voix interrogeait la timide jeunesse,
Les rides de leurs fronts témoignaient leur sagesse;
Respirant du Sina l'antique majesté,
De leurs cheveux blanchis, de leur barbe touffue,
On croyait voir glisser sur leur poitrine nue
La lumière et la charité,
Comme des neiges des montagnes
Descendent, ô Sâron, sur tes humbles campagnes
Le jour et la fertilité!

Un enfant devant eux s'avança, plein de grâce;
La foule, en l'admirant, devant ses pas s'ouvrait,
Puis se refermait sur sa trace;
Il semblait éclairer l'espace
D'un jour surnaturel que lui seul ignorait!

Des ombres de sa chevelure
Son front sortait, comme un rayon
Échappé de la nue obscure
Éclaire un sévère horizon.

Ce front pur et mélancolique
S'avançait sur l'œil inspiré,
Tel qu'un majestueux portique
S'avance sur un seuil sacré!

L'éclair céleste de son âme
S'adoucissait dans son œil pur.
Comme une étoile dont la flamme
Sort plus douce des flots d'azur.

Il parla : les sages doutèrent
De leur orgueilleuse raison,

Et les colonnes l'écoutèrent,
Les colonnes de Salomon!

PREMIÈRE VOIX.

O merveilleuse histoire! ô prodiges étranges
Que la mère à ses fils se plaît à raconter!

DEUXIÈME VOIX.

Que disait cet enfant?

PREMIÈRE VOIX.

Interrogez les anges
Eux seuls pourraient le répéter!

DEUXIÈME VOIX.

D'où sortait ce Joas?

PREMIÈRE VOIX.

De l'ombre de la vie,
De l'exil, du silence et de la pauvreté!

DEUXIÈME VOIX.

Comment disparut-il de la foule ravie?

PREMIÈRE VOIX.

Il rentra dans l'obscurité;
Dans les humbles travaux d'une vie inconnue,
Comme l'aurore sous la nue,
Il se cacha vingt ans dans son humilité;
On ne le revit plus qu'à la fin du mystère,
Enseignant le ciel à la terre,
Sur le sable ou sur l'eau semant la vérité,
Puis, traînant son supplice au sommet du Calvaire,
De l'homme qu'il aimait victime volontaire,
Revêtir l'iniquité,

Arroser de son sang sa semence prospère
Et payer à son père
Le monde racheté!

LE CHOEUR.

Du sage et de l'enfant c'est le maître sublime,
C'est le flambeau qui nous luit,
C'est l'âme qui nous anime,
Le chemin qui nous conduit!

PREMIÈRE VOIX.

Il disait à celui dont la main nous repousse :
Laissez-les venir à moi!

DEUXIÈME VOIX.

Et voilà qu'une main mystérieuse et douce
Tout petits jusqu'à lui nous mène par la foi!

PREMIÈRE VOIX.

Il disait : Faites-vous des trésors que la rouille
Ne puisse pas ronger sous d'impuissants verrous!

DEUXIÈME VOIX.

Et voilà que des mains, que ce seul mot dépouille,
S'ouvrent devant lui seul et s'épanchent sur nous!

PREMIÈRE VOIX.

Il disait : Espérez! et fiez-vous au Père!
L'hirondelle n'a point de palais sur la terre,
Elle trouve au sommet de la tour solitaire
Une tuile pour ses petits!
Le passereau n'a pas semé la graine amère,
Mais de tous ses enfants la Providence est mère,
L'une a le toit du riche, et l'autre a ses épis!

LE CHOEUR.

Nous sommes l'hirondelle errante et sans asile,

Le toit de l'étranger nous prête ses abris;
Le passereau de l'Évangile,
Nous ne moissonnons pas, et nous sommes nourris!

DEUXIÈME VOIX.

Que disait-il encore?

PREMIÈRE VOIX.

Voyez sur la verdure
Éclater le lis du vallon!
Pour se composer sa parure
Il n'a filé de lin, ni tissu de toison,
Et pourtant sa tunique est plus riche et plus pure
Que les robes de Salomon!

LE CHOEUR.

Nous sommes les lis des vallées,
Les tièdes laines des brebis
Par nous n'ont point été filées,
Et la main invisible a tissé nos habits!

DEUXIÈME VOIX.

Et nous, enfants, que peut notre reconnaissance?
Nos toits sont sans trésor, et notre âge impuissant!
Nous n'avons que nos mains à lever en silence
Vers cette Providence
D'où vient la récompense,
D'où le bienfait descend!

PREMIÈRE VOIX.

Et que pourraient de plus les rois et leur puissance?
Pour nos modestes bienfaiteurs
Priez donc, élevez la voix de l'innocence;
La prière s'épure en passant par vos cœurs!

DEUXIÈME VOIX.

Heureux l'homme pour qui la prière attendrie

S'élève des lèvres d'autrui!
Il obtient par la voix de l'orphelin qui prie
Plus qu'il n'a fait pour lui.

PREMIÈRE VOIX.

La prière est le don sans tache et sans souillure
Que devant l'autel du Très-Haut
L'homme doit présenter dans une argile pure
Et dans des vases sans défaut;
Comment offrir ce don dans ce métal profane
Que sa sainteté nous défend?
Du cristal ou de l'or que notre encens émane,
Le vase le plus pur est le cœur d'un enfant!

DEUXIÈME VOIX.

Le vœu souvent perdu de nos cœurs s'évapore;
Mais ce vœu de nos cœurs par d'autres présenté,
Est comme un faible son dans un temple sonore,
Qui d'échos en échos, croissant et répété,
S'élève et retentit jusqu'à l'éternité!

PREMIÈRE VOIX.

Prions donc! élevons la voix de l'innocence,
La prière s'épure en passant par nos cœurs!
Les anges porteront à la Toute-Puissance
Nos bénédictions et l'encens de nos pleurs!
Prions donc! élevons la voix de l'innocence,
La prière s'épure en passant par nos cœurs!

PRIÈRE.

O toi dont l'oreille s'incline
Au nid du pauvre passereau,

Au brin d'herbe de la colline
Qui soupire après un peu d'eau !

Providence qui les console,
Toi qui sais de quelle humble main
S'échappe la secrète obole
Dont le pauvre achète son pain !

Toi qui tiens dans ta main diverse
L'abondance et la nudité,
Afin que de leur doux commerce,
Naissent justice et charité !

Charge-toi seule, ô Providence,
De connaître nos bienfaiteurs,
Et de puiser leur récompense
Dans les trésors de tes faveurs !

Notre cœur, qui pour eux t'implore,
A l'ignorance est condamné ;
Car toujours leur main gauche ignore
Ce que leur main droite a donné !

Mais que le bienfait qui se cache
Sous l'humble manteau de la foi,
A leurs mains pieuses s'attache
Et les trahisse devant toi !

Qu'un vœu qui dans leur cœur commence,
Que leurs soupirs les plus voilés
Soient exaucés dans ta clémence
Avant de t'être révélés !

Que leurs mères dans leur vieillesse
Ne meurent qu'après des jours pleins !
Et que les fils de leur jeunesse
Ne restent jamais orphelins !

Mais que leur race se succède,
Comme les chênes de Membré,
Dont aux ans le vieux tronc ne cède
Que quand le jeune a prospéré !

Ou comme ces eaux toujours pleines,
Dans les sources de Siloé,
Où nul flot ne sort des fontaines
Qu'après que d'autres ont coulé !